



























































































On April 26, 1986 reactor number 4 at Chernobyl nuclear power station, in the former USSR, melted down followed by an explosion in the reactor that released large quantities of radioactivity to its surroundings. This radioactive relentless cloud, extended to much of the Soviet Union and most of Europe, largely affecting the immediate zone where the reactor was located, a territory that is now shared between Belarus and the Ukraine. In the city of Pripjat 31 people died that same day, but the death toll and dangers associated with long-term exposure to radioactivity are still being investigated.

As a result of the disaster, a large exclusion zone was created, where an invisible force threatened to attack all those who entered. 100,000 people were permanently evacuated and all large animals found within the perimeter of radiation were captured and slaughtered in an attempt to control the contamination, leaving nothing but a sterile and dystopian post-nuclear wasteland. But the vast emptiness in the area did not last long. Soon, animals, plants, bacteria and fungi, fully unaware of the almost infinite life-span of the radioactive lurking force, began to slowly creep back into the zone, firmly taking back what was unfairly taken away from them. The cold sheet of radioactivity now spread across a forgotten landscape or involuntary park, a term coined by the science fiction writer Bruce Sterling, where altered forms of life were now taking over.

Today, the most radioactive isotopes have already decayed to stable levels while floods and rain have scattered the radioactivity deep into the soil. The new park has been refurbished through new energetically charged life, creating a unique ecosystem based on the sensual nature of radioactivity. A radioactive bionomics and a product of human involvement; one that restrains man's interaction with it. This culturally generated landscape resembles an ancient time, a projection of a primordial state of nature onto the ruins left by human's quest to get closer to his own future. It was now in their absence that these creatures were able to find a home in what is considered to be a nightmarish and decaying context.

Jim Smith, leader of the international study team that has gathered evidence of the booming wild life in the area argues that this cultural disaster, which stands for one of the most catastrophic in human history, has actually helped the proliferation and expansion of old, pre-established, original ecosystems in the zone. A new order, based on mutating life forms, which have since then been spreading through this "new" territory.

Through a camera lens, the artists direct our view and center it around the animal's perception of the exclusion zone as re-conquered territory. Reflections of projected images emanate from the animal's retina, creating a joint portrait of invisible decay and a thriving natural ecosystem. A place where the ruins left by the humans that once dominated this space; rejected infrastructures of a forgotten nuclear past, stand side-by-side with a natural thriving landscape. The deformed figure, and direct product of the curvature of the animals ocular perception system, serves as a metaphor to an altered present and modified environment in which these animals now live. The eye becomes a living interface through which we perceive this altered reality. An instrument that separates us from the animal and the animal from his environment. A door of perception and a tool for projection that work both physically and psychologically.

In the 19th Century, a representational method for sketching landscapes was popularized through the use of Claude glasses or Lorraine mirrors. This projection technique, similar the retina's morphologic characteristics, consists of a slightly convex and oval in shape black mirror that allowed for a wide angle view of the scenery. The dark glass, like the black retina of the animal, transformed the images into ghostly projections of an uncanny universe created by man and only inhabited by these animals. Visions of the imagination, landscapes of a dream.

We travel through unexplored paths through a sensual filmic experience, as the animal arbitrarily drafts his path through uncharted nuclear terrain. His subtle movements are translated into shifting images, while the creature's heartbeat dictates rhythm through pulsations, resonating with the viewer through his own breathing processes. It is in the animal's aural responses that tranquility, excitement and fear can be witnessed. An ambivalence symbolizing the oppressive ghost of culture and the slow decomposition of radioactive isotopes inside the animal through an abstract system of time. It is through the eyes of a distant organism that we come closer to an ungraspable and imperceptible human induced field and are able to understand our limits through the eyes of another.

Violeta Burckhardt

Le 26 avril 1986, le réacteur 4 du centre nucléaire de Tchernobyl dans l'ex-URSS entre en fusion et explose, libérant des rayons radioactifs dans toute la région. Le nuage radioactif s'étend sur l'Union soviétique et une partie de l'Europe, touchant principalement la zone proche du réacteur qui s'étend aujourd'hui sur un territoire à cheval entre la Biélorussie et l'Ukraine. Trente-et-une personnes meurent dans la ville de Pripjat ce jour-là, mais le nombre de décès et les dangers liés à une exposition à long terme à la radioactivité est encore à chiffrer.

À la suite de cette catastrophe, une vaste zone d'exclusion a été délimitée sur laquelle une force invisible menaçait quiconque essayait de la pénétrer. 100'000 personnes ont été évacuées de manière définitive et tous les grands mammifères trouvés dans l'enceinte du périmètre radioactif ont été capturés et abattus afin d'enrayer la contamination, ne laissant qu'un vaste terrain vague post-nucléaire stérile et dystopique. Mais la région ne resta pas longtemps vide. On y vit bientôt apparaître des animaux, plantes, bactéries et champignons, totalement ignorants de la force de vie infinie de la radioactivité et se réappropriant tout ce qu'on leur avait injustement enlevé. Le voile froid de la radioactivité s'étend aujourd'hui sur tout un paysage oublié, appelé parc involontaire – du terme créé par l'auteur de science-fiction Bruce Sterling – dans lequel règnent des formes de vie altérées.

Aujourd'hui, la plupart des isotopes se sont décomposés et stabilisés au gré des inondations et des pluies qui ont dispersé la radioactivité dans les profondeurs du sol. La zone a été réaménagée et colonisée par de nouvelles formes de vie, créant un écosystème unique sur un fond radioactif. Une écologie réactive, produit d'une interaction humaine, mais qui ne permet pas à l'humain d'interagir avec elle. Ce paysage culturel se révèle comme une projection d'un état de nature primordiale née sur les ruines laissées par des hommes en quête de leur propre futur. En l'absence totale d'action humaine, les animaux ont trouvé, dans ce que les hommes définissent comme un contexte désolé et cauchemardesque, les conditions qui leur assurent nouvel habitat et développement.

Le chercheur Jim Smith, tête de proue des études internationales sur le sujet, a mis en évidence l'essor d'une vie sauvage dans cette zone, argumentant que ce désastre culturel – l'une des catastrophes les plus importantes de l'humanité – a contribué à la prolifération et à l'expansion d'écosystèmes anciens et primitifs. Un nouvel ordre, basé sur la mutation de formes vivantes qui s'est depuis répandu sur ce « nouveau » territoire.

Au moyen d'une caméra, les artistes orientent notre regard sur la perception qu'a l'animal de cette zone d'exclusion en tant que territoire reconquis. Ce que l'on voit à l'écran est le reflet des images du paysage sur la rétine de l'animal: le mélange d'un invisible délabrement et du surgissement d'un écosystème naturel. Un lieu où les ruines laissées par les humains qui régnaient autrefois sur ce territoire, les infrastructures d'un temps nucléaire oublié, cotoient un paysage naturel florissant. Les images déformées par la courbe de l'œil de l'animal présentent la métaphore d'un présent et d'un environnement altérés dans lesquels évolue aujourd'hui une nouvelle faune. L'œil devient l'interface vivant à travers lequel nous percevons cette réalité. Un instrument qui nous sépare de l'animal autant qu'il sépare l'animal de son environnement. La porte d'une perception et l'outil d'une projection qui opèrent physiquement autant que psychologiquement.

Au XIX^e une technique est développée pour mettre en scène et reproduire le paysage. Il s'agit d'un dispositif de projection appelé « miroir Lorrain » (dit également miroir Claude ou miroir noir). Cet outil de projection, similaire à une pupille de par ses caractéristiques morphologiques, consiste en un petit miroir noir, à la surface légèrement convexe et de forme ovale permettant à l'utilisateur de percevoir une grande partie du paysage d'un seul coup d'œil. Le verre sombre, pareil à la rétine noire de l'animal, transforme les images en des projections fantomatiques d'un univers étrange créé par l'homme et habité par les animaux seuls. Visions de l'imagination, paysages d'un rêve.

Nous traversons ici une expérience filmique sensuelle par des chemins inconnus, comme l'animal dessine arbitrairement son chemin sur un terrain nucléaire inexploré. Ses mouvements subtils sont traduits en images changeantes, alors que son battement de cœur dicte le rythme par des pulsations, en résonance avec les propres pulsations du spectateur. Par les réactions sonores de l'animal, nous pouvons vivre ainsi l'expérience de la tranquillité, de l'excitation et de la crainte. Une ambivalence qui symbolise le spectre oppressant de la culture et la lente décomposition des isotopes radioactifs à l'intérieur de l'animal, à travers un système abstrait de temps. Et c'est par les yeux d'un organisme étranger que nous accédons au plus près d'un champ rendu inaccessible et imperceptible par l'homme et que nous pouvons comprendre nos limites à travers le regard de l'autre.

Julian Charrière
Né en 1983
Vit et travaille à Berlin

Julius von Bismarck
Né en 1987
Vit et travaille à Berlin



Impressum

Ce livre d'artiste a été réalisé par la Ville de Lancy à l'occasion de l'exposition OBJECTS IN MIRROR MIGHT BE CLOSER THAN THEY APPEAR de Julian Charrière et Julius von Bismarck à la Villa Bernasconi du 17 septembre au 13 novembre 2016.

Direction: Hélène Maréthoz
Conception et design: Schaffter Sahli
Crédits photo: Julian Charrière et Julius von Bismarck
Traduction: Viviane Lowe
Impression: Noir sur Noir

Ville de Lancy



